



LE JOURNAL

DE ROUBAIX-TOURCOING

Bureaux : LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

XVIII^e ANNEE — N° 6026 — JEUDI 2 MAI 1907

(ENSEIGNEMENT EXCELLENT)

La Cour d'assises de la Seine vient de juger et d'acquitter un instituteur prévenu d'assassinat.

Nous sommes très à l'aise pour parler de cette affaire.

Nous n'avons pas crié au « scandale laïque » dès le lendemain de l'arrestation. Nous n'avons pas annoncé l'événement en caractères d'affiches. Nous ne nous sommes point voilé la face avec le geste tragique de la vertu suffoquée, dont jouent si bien les écrivains maçonniques dès qu'un des nôtres tombe sous la moindre accusation justifiée ou pas.

Les agences, le télégraphe ont été, dans cette affaire, d'une sobriété de détails plus que d'actualité puisque à Sparte on donnait à certains méfaits une notoriété considérable que l'on considérait comme moralisatrice pour la jeunesse.

Nous ne sommes pas, en effet, de ceux qui accusent et qui jugent une catégorie de citoyens par les défaillances individuelles de quelques-uns de ses membres. Nous ne sommes pas de ceux qui monnayent le scandale au profit de leur caisse ou de leur cause.

Mais nous trouvons dans les comptes rendus de l'audience un détail qui mérite d'être relevé et qui nous a laissé rêveur.

Il paraît que les chefs de cet instituteur, révoquant le fenaient en grande estime et considéraient son « enseignement comme excellent ».

Il y a là-dessus quelque chose de phénoménal. Ou c'est l'instituteur qui est un phénomène ou ce sont les inspecteurs qui lui ont donné ces notes flatteuses.

Voilà un homme, en effet, qui, cinq jours par semaine, doit consacrer trois heures de sa matinée et trois heures de sa soirée à instruire et à éduquer une cinquantaine de bambins. Il doit, en outre, corriger leurs devoirs, préparer ses leçons et se tenir au courant du mouvement pédagogique.

Or, cet homme ainsi absorbé par une grave et encombrante fonction, nous a été présenté, au cours des débats, comme un livrant à une infinité d'occupations extérieures qui suffiraient à elles seules à remplir l'existence de l'homme le plus actif.

En proie à l'hystérie politique, il s'ingère dans toutes les querelles, dans toutes les élections, dans toutes les cabales qui déchirent le sein de la commune d'Aubervilliers, fécond terrain de culture où fleurissent l'anarchie et l'égalitarisme.

Il est le Watwot électoral de ce cri fameux. C'est lui qui fait les candidatures, qui défait, les refait à l'occasion, et se fait candidat lui-même afin d'être sûr d'en avoir un bon tant et bien pendant.

En politique zélé, il fréquente assiduellement les cabarets, tient des discours révolutionnaires, terrasse quotidiennement l'hydre clérical et préconise la pure et sublime orthodoxie du radicalisme socialiste.

Très affairé déjà par cette besogne de mitron électoral, ayant sans cesse la main à la pâte, il se livre, entre temps, aux douceurs de la musique... politique, et tente de faire chanter tel adversaire avec un virtuosité qui le mène sur les bords de la correctionnelle où on lui administre un cordial de treize mois de prison.

Toujours d'après les révélations faites au cours des débats, ce pédagogue utilise le surris accordé par ses juges en consacrant assiduellement une jeune moins farouche que la Veuve. A qui, du reste, il ne refuse aucun des services que réclame la discipline maçonnique.

Ce qui ne l'empêche pas d'être bon époux, bon père, soucieux des choses de son foyer.

Ce n'est pas tout. Cet homme prodigieux trouve encore le temps de cultiver de précieuses amitiés. Il est l'Oréste d'un Pylade anarchiste, jusqu'au jour où cet... amiche lui ayant manqué d'égards, il le tue rapide à coups de revolver.

C'est ce dernier exploit qui l'amène à cette semaine devant le jury de la Seine, lequel s'est montré indulgent et miséricordieux en l'acquittant.

Eh bien ce politicien, ce candidat, ce père de famille si tarillé, ce querselleur et ce meurtrier trouve encore les loisirs, la sérénité d'âme et la liberté d'esprit nécessaires pour éduquer cinquante enfants du peuple, avec tant de zèle et de succès qu'il obtient de ses supérieurs les notes les plus flatteuses. Les inspecteurs s'exaltaient à ce point devant l'« excellence de son enseignement » qu'après sa condamnation à treize mois de prison avec sursis, les autorités académiques, forcées de l'éloigner, lui donnent de l'avancement et le nomment à Paris. Amovetur ut promovetur!

N'avais-je pas raison de dire que cet homme est un phénomène... à moins que ce ne soient ses supérieurs qui ne soient phénoménaux?

Car enfin, il est tout de même fort que ces hommes si perspicaces pour découvrir la moindre peccadille et la moindre infraction aux règlements dans nos écoles libres, si prompts à soupçonner le congréganiste réfractaire sous le veston ou le chapeau emplumé des maîtres et

matresses sécularisées, si farouches à l'égard de tous ceux qui se réclament à un titre quelconque de la liberté d'enseignement, il est fort, dis-je, que ces hauts mandarins ne découvrent que du cristal dans l'âme de ce pédagogue si féru de politique, qui pense rouge tout le temps et voit si vite rouge quand quel'un lui passe sur le pied.

A qui fera-t-on croire que les leçons de ce maître étaient soigneusement préparées et froidement réfléchies, qu'il respectait scrupuleusement la neutralité politique et religieuse des enfants que recommandait encore ces jours-ci, M. Briand, « tout son enseignement tend à faire de ses élèves de bons citoyens respectueux des lois et de la paix publique »?

Comment croire que la confiance des parents était pleinement justifiée quand ils livraient leurs enfants aux mains de ce pédagogue dont les bruyantes leçons de choses sentent la poudre et la fumée des batailles civiques?

Et maintenant que va-t-on faire de cet instituteur acquitté?

Pour ne pas se donner un démenti à elles-mêmes, les autorités académiques ne peuvent retirer à cet homme une mission qu'il remplissait si bien, d'après elles, ni frustrer la jeunesse de France de son « excellent enseignement ».

Elles doivent même un nouvel avancement au pédagogue-modèle pour le dédommager des ennuis résultant de ses dernières pousées et des taquineries judiciaires qui s'en sont suivies.

Mais alors nous disons que la liberté d'enseignement est une liberté nécessaire; nous disons que la plus élémentaire équité veut que les pères de famille qui ne partageraient pas la confiance des autorités envers cet homme et leur admiration pour son enseignement excellent puissent trouver d'autres sortes de maîtres à qui confier leurs enfants.

C'est toute la conclusion qu'il convient de tirer de ce fait-divers, mais cette conclusion est logique, impérieuse, irréfutable.

CYR.

Gazette

Fuyez la politique

Le colonel Fouré, du 6^e dragons, à Evreux, au moment de prendre sa retraite, a adressé à son régiment des adieux dont nous reproduisons ce passage :

En vous quittant, laissez-moi vous redire les conseils que vous donnait, il y a quelques jours, à Châlons, le commandant de votre régiment, dans une lettre mémorable, écrite d'un cœur généreux, de colonel et d'officier supérieur, et qui m'ont permis d'offrir un dernier hommage de respect à leur vaillant chef, le général Foy. Gardez-vous de la politique, nous a-t-il dit, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire.

Et moi aussi je vous en ai bien fait à mon tour, pour être entendu de tous :

Fuyez la politique et restez des soldats. Restez des soldats, conservez votre foi, vos traditions, vos croyances, votre patrie, au honneur et dans le dévouement à la chose publique. Repoussez toutes les idées malsaines qui se propagent et restez amis toujours et partout. Restez vous-même au-dessus de la mêlée. Les conseils bien — ils sont : suivez une parole célèbre, « de braves gens ». Ils vous conduiront par le chemin du devoir, de l'honneur et du dévouement, celui qui le vous si montré, et si un jour sonnant une heure sombre où le regretment est à payer de sa personne, que tous, officiers et soldats, vous serez œuvre de soldats.

Préférences de suicides

C'est entendu, parler du suicide et des suicides, en parler sans plus, à son danger. Il y a une telle folie de suicide en ce moment... Cependant, ne peut-on pas répéter après d'autres que s'il y a des statistiques et des cartes de tout, il y a des statistiques et des cartes du suicide ?

Il n'est pas indifférent, parait-il, pour qui veut mettre fin à ses jours — et il a tort de le vouloir — d'habiter aux bords de la Méditerranée, dont les bords bleus ont quelque chose d'attrayant et de fascinateur, ou de longer la nappe grise couleur de cendre qui borde l'Angleterre.

Ainsi, les Italiens se noient volontiers, tandis que les Anglais y regardent à deux fois. Ceux-ci préfèrent employer le poignard. L'acier anglais est si pénétrant.

Les Chinois, qui n'aiment pas les méthodes sanglantes, s'empoisonnent par l'opium. Chaque capitale a ses petites préférences : Paris à la Seine, agréable aux modistes, si l'on se reboute pour les vieux ménages infirmes; Milan s'empoisonne; Vienne absorbe du cyanure, et Prague du phosphore; 80 Napolitains sur 100 désespérés se tuent au revolver, arme des personnes civilisées; 30 se précipitent d'un rocher.

Mais surtout les bons chrétiens supportent les peines de la vie sans se décourager, et savent que pour les patients il y a une vie meilleure au-delà.

Un mot de président Magnaud

On prête à M. Magnaud un mot que cet homme satisfait aurait prononcé dans les couloirs du Palais-Bourbon.

Le Code, déclarait celui-ci avec la rude simplicité des grands démocrates, j'ai massolé dessus !

qu'elle tire elle-même dans un laboratoire modèle.

Des épreuves ? La famille impériale de Russie n'en manque pas depuis quelques années, fait moins en moins une ironie amère, on de nos confrères.

L'ÉPOUVANTAIL

Sous ce titre, Paul Adam dégonfle ainsi, dans la Revue hebdomadaire, l'outre prodigieusement gonflée de la Confédération générale du travail :

Rien de mieux que les grèves de l'Allemagne. La Confédération générale du travail donne trop la preuve de son impuissance de ces relations internationales et obéissent aux ordres de leurs chefs. Tant préchée par ces antimilitaristes, l'indiscipline-généralité leurs troupes d'abord. A leur Bourde, la rivalité hargneuse des après les dissuades toujours de s'aider franchement. Bien entendu, les socialistes et les syndicalistes et qui s'agitent pas une grève générale ne fut réalisée. Les dockers de Marseille ne surent entrainer dans leur mouvement ceux de Bordeaux, ni ceux du Havre, à l'heure propice. A l'insu des meneurs, l'argent des financiers génois, en concurrence avec nos armateurs, soutint la persistance des prolétaires manifestant aux alentours de la Joliette, tandis que les marges envois des Fédérations éparses assurèrent insuffisamment les débardeurs gascos ou normands contre la famine. A vrai dire, une grève ne s'éternise que si, dans les coulisses, quelques industriels, quelques banquiers se liguent pour la soutenir prudemment, sans qu'elle eût, d'abord, en ruiner le patron en cause ou lui dérober ses clients durant l'arrêt de la production, des expéditions. De même, à Courrières, les charbonniers allemands ne manquèrent pas d'alimenter indirectement les caisses de secours, même de soudoyer certains escarpes agitateurs étrangers au pays. Les livres des mines germaniques instruisaient l'observateur de ces relations internationales et leurs raisons croissantes et celles des dissensions entretenues à grands frais dans notre Flandre.

Bien entendu les socialistes ignorent absolument ces manœuvres très secrètes. Leur joyeux reste hors de doute. Quand on discute de ces relations internationales et de capitales érieux, il n'est pas très difficile de faire circuler les valeurs entre une dizaine de comptoirs avant qu'elles n'arrivent à destination. Tel secrétaire de Syndicat pur et simple acceptera les dantes de son maître, et d'autres supérieurs se réuniront pour offrir un dernier hommage de respect à leur vaillant chef, le général Foy. Gardez-vous de la politique, nous a-t-il dit, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire, elle est une laideur qui ne peut que vous nuire.

Et moi aussi je vous en ai bien fait à mon tour, pour être entendu de tous :

Fuyez la politique et restez des soldats. Restez des soldats, conservez votre foi, vos traditions, vos croyances, votre patrie, au honneur et dans le dévouement à la chose publique. Repoussez toutes les idées malsaines qui se propagent et restez amis toujours et partout. Restez vous-même au-dessus de la mêlée. Les conseils bien — ils sont : suivez une parole célèbre, « de braves gens ». Ils vous conduiront par le chemin du devoir, de l'honneur et du dévouement, celui qui le vous si montré, et si un jour sonnant une heure sombre où le regretment est à payer de sa personne, que tous, officiers et soldats, vous serez œuvre de soldats.

Préférences de suicides

C'est entendu, parler du suicide et des suicides, en parler sans plus, à son danger. Il y a une telle folie de suicide en ce moment... Cependant, ne peut-on pas répéter après d'autres que s'il y a des statistiques et des cartes de tout, il y a des statistiques et des cartes du suicide ?

Il n'est pas indifférent, parait-il, pour qui veut mettre fin à ses jours — et il a tort de le vouloir — d'habiter aux bords de la Méditerranée, dont les bords bleus ont quelque chose d'attrayant et de fascinateur, ou de longer la nappe grise couleur de cendre qui borde l'Angleterre.

Ainsi, les Italiens se noient volontiers, tandis que les Anglais y regardent à deux fois. Ceux-ci préfèrent employer le poignard. L'acier anglais est si pénétrant.

Les Chinois, qui n'aiment pas les méthodes sanglantes, s'empoisonnent par l'opium. Chaque capitale a ses petites préférences : Paris à la Seine, agréable aux modistes, si l'on se reboute pour les vieux ménages infirmes; Milan s'empoisonne; Vienne absorbe du cyanure, et Prague du phosphore; 80 Napolitains sur 100 désespérés se tuent au revolver, arme des personnes civilisées; 30 se précipitent d'un rocher.

Mais surtout les bons chrétiens supportent les peines de la vie sans se décourager, et savent que pour les patients il y a une vie meilleure au-delà.

Un mot de président Magnaud

On prête à M. Magnaud un mot que cet homme satisfait aurait prononcé dans les couloirs du Palais-Bourbon.

Le Code, déclarait celui-ci avec la rude simplicité des grands démocrates, j'ai massolé dessus !

Vous avez tort, répondit un député, si ne faut jamais monter une bête qu'on ne connaît pas.

Il me semble que j'ai eue une vieille connaissance. M. Magnaud la rajouterait à l'impératrice photographique

Nous avons dit que M. Fallières avait eu l'honneur d'être photographié par la lazarie mère, après l'enlèvement du Bourget. Car Marie-Fedorovna est une photographique enthousiaste. Sa collection d'appareils est la plus belle du monde.

La mère de Nicolas II fait relier dans de magnifiques albums toutes les épreuves

qu'elle tire elle-même dans un laboratoire modèle.

Des épreuves ? La famille impériale de Russie n'en manque pas depuis quelques années, fait moins en moins une ironie amère, on de nos confrères.

multiplié, en effet, au Havre et à Nantes comme dans la Belgique et la Hollande.

Bien des années encore s'écouleront avant la victoire objective des ecclésiastes, s'ils ne prennent les armes. Mais ils redoutent d'engager une guerre probablement néfaste à leur vis d'abord, à leur évolution ensuite.

Il sied aujourd'hui de les considérer comme un parti politique dont les violences ne dépassent guère la métaphore onctueuse, et dont les aspirations doctrinaires se payent aisément d'espérance. Tout un personnel de députés, de conseillers municipaux, d'orauteurs, de présidents, de vice-présidents, de secrétaires et de trésoriers est constitué qui forme une caste solide. Elle vit de ses compromis actuels entre sa véhémence verbale et ses transactions opportunistes. Les gâteaux budgétaires se coupent en tartines pour le votant qui légitime, la pousse, la soutient. Tant bien que mal, et plutôt bien que mal, par comparaison avec son état antérieur de 1880-1890, cette phalange et ses alliés se contentent. Les uns savent les joies de l'ambition que flattent les bravos des réunions publiques et les entretiens des journaux. Les autres se prévalent des honneurs accessibles au sein des Comités, par le moyen d'une hiérarchie progressive. Quoique a du bagout et se décide à lire attentivement, chaque soir, des gazettes, des revues, des brochures, peut se croire destiné au ministère du Travail. Tel sera trésorier, quelque jour, de son Comité, puis, de grade en grade, secrétaire d'une Fédération, édile, et, la chance aidant, parlementaire. Chacun touchera des appointements garantis d'abord sur le maigre trésor des Syndicats. Au fond, ces bons gens ne s'estiment pas très malheureux. Leur seule crainte est de participer obligatoirement à une tentative révolutionnaire dont l'échec provoquerait une réaction féroce. Alors, ce serait fini de leur prestige, de leurs Comités, de leurs emplacements et de leurs charges. Les lois hostiles détruiraient leur organisation et leurs situations, en somme agréables, pour d'anciens coiffeurs, cabaristiers, mécaniciens, typographes, instituteurs ou pionniers.

Ces messieurs deviennent, comme on l'a dit, « les représentants de la société ». Au fond de leur âme, ils souhaitent surtout que cela dure.

Méfions-nous des leurreurs. La Confédération du travail est une troupe de théâtre. Rien de plus. Elle joue beaucoup de vaudevilles, parfois un drame, mais bref. De même en période électorale, elle lance en chaque quartier des bandes de figurants qui n'y ont point le droit de vote. Ces bons acteurs simulent, dans les réunions, une majorité latente en faveur de l'unité pour lequel chacun des choristes lève deux mains au lieu d'une, quand le président met sur voix l'ordre du jour. Pour accroître, ces choristes d'apprentis aux belles travesties se mélangent à la droite et sur la gauche de l'estrade. Ils cachent de leurs manifestations gestuelles le reste de l'assistance plus timide, mais opposée à l'orateur. Et, pour le naïf, il semble avoir partout l'indiscutable majorité. Toutefois, le jour du scrutin, le radical est élu.

Ainsi en advient-il toujours. Il ne convient pas de se laisser prendre indéfiniment à ce jeu de scène. L'extrême, les radicaux les comprennent, puisqu'ils se séparent de ces comédiens tumultueux.

PAUL ADAM.

TROUBLES AU MONTENEGRO

Hier soir, plusieurs dépêches parvenaient d'Autriche, d'Italie et du Monténégro, annonçant que la révolution égyptienne produisait en ce pays un effet de résonance.

Un mandat, en effet, de Raguse :

La destruction, par ordre du gouvernement monténégrin, des imprimeries de Nikitch et de Podgoritz, qui composaient deux journaux de l'opposition, causé une vive irritation parmi les nationalistes et les radicaux du Monténégro.

Pendant cette destruction, des rencontres sanglantes se sont produites dans les rues de Nikitch et de Podgoritz. Il y a eu des morts et des blessés. L'état des sieges serait proclamé. Un grand meeting de membres de l'opposition aurait eu lieu à Andrievitch pour demander la démission du Cabinet.

gortiz, auxquelles, en effet, les milices ont prêté leur appui. La grande famille des Was-

Vieux palais de Cottigné

sovitich, qui forme une puissante tribu au Monténégro, demande la démission du Cabinet.

Casernes et cathédrale de Cottigné

Sur la colline : la tour des Turcs

Un autre part, une dépêche d'Antinasi était ainsi conçue :

Le ministère réactionnaire Tomonovich est l'objet d'une animadversion générale : on net et menace de venir en armes à Cottigné présenter cette requête au prince.

Enfin, de Cattaro, un télégramme : Les nouvelles de Podgoritz signalent les mêmes désordres dans cette ville que récemment à Nikitch.

Le gouverneur militaire de Podgoritz, le chef de la police, ont été blessés grièvement. Le meurtrier est tué.

Depuis lors, le calme est rétabli.

Exagération probable

Si l'on en croit des informations particulières venues de Cottigné, il conviendrait de se méfier des exagérations au sujet des troubles. Ces nouvelles nouvelles sont fabriquées à Cattaro.

On dément également la nouvelle concernant la résolution que les bandes insurgées auraient prises de marcher sur Cottigné.

Il est vrai seulement que le dernier Cabinet a fait de nombreux mécontents.

Les partis extrêmes de la Stoupetchina ont propagé une vive agitation. Cependant, ces jours derniers, le principal état tranquille, sauf la petite ville de Nikitch, où des violences ont été commises. Quatre bataillons entourent cette ville.

LE 1^{ER} MAI

A PARIS
Une manifestation révolutionnaire bien calme.
Nombresuses arrestations.

Les organisations ouvrières, pour leur manifestation du 1^{er} mai, ont organisé des réunions. Pendant la journée, il doit y en avoir une quarantaine sur tous les points de Paris. Les réunions seront généralement tenues par les seuls chambrans, car les gendarmes ont décidé de rester chez eux pendant toute la journée. Cette journée, qui n'est pas une fête, dit les syndicalistes, des le matin s'est approuvée comme devant être des plus calmes.

Dès 6 heures, un service d'ordre était organisé autour de la Bourse du travail et les troupes arrivées de province pendant la nuit se mettaient à la disposition des officiers de paix et commissaires, entre lesquels se trouvaient MM. Grilleux et Bouvier, commissaire divisionnaire, ont donné des ordres sévères ; les arrestations ont été opérées en grand nombre.

Des jeunes gens, rassemblés sur le trottoir de la place de la République, ont été, ou moins refusés de circuler, promenant commençaient à la caserne du Château d'Éau, ou MM. Chénoboff, procureur ; Gall et Borne, substituts, se tiennent en permanence, pour procéder aux interrogatoires. A 9 h. 12, on comptait déjà 40 arrestations. Une heure plus tard, le nombre était de 70, et de 150 à 11 heures, et à 12 heures, continuait rapidement, amassant d'incidents communs. Un petit boucher a été chassé au milieu de sa tournée de livraison, pour s'être rebellé envers les agents. Un soldat d'infanterie a été interrompu brusquement, dans la distribution de placards antimilitaristes. Tous ces individus étaient porteurs de casquette, couteaux à virole, revolver. Les entrées de la place de la République, qui valent d'ailleurs à l'aspect excellent, étaient calmes.

Pendant toute la matinée, il n'y a eu de même dans tout Paris. Au souvenir de la manifestation de l'an dernier, on s'est étonné de trouver à Paris un tel calme.

Le service d'ordre distribué à l'effet d'arrêter l'attention.

Dans les gares, au Métropolitain, dans les omnibus, les voyageurs ne sont pas moins nombreux. Point de magasins fermés, et ce ne sont les trois cents agents qui entourent la Bourse du travail, dans les rues, qui ont attiré l'attention.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.

Après le déjeuner, les agents de la Bourse du travail ont complètement vidé l'Union des Syndicats, qui avait reçu les visites de la presse et des députés. Les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis, mais les agents ont été très polis.